

CONTES BÉDOUINS

Conte Bédouin des Choummars

Dieu l'a appauvri et tu l'as enrichi

Il lui enleva la vie, peux-tu la lui rendre ?

Sous la tente du chikh la veillée se prolonge, et chacun dit son mot. La pauvreté vient de Dieu, et la prospérité aussi, énonce l'un sentencieusement. — S'il le veut, le chikh m'enrichira, dit l'autre, frondeur. — Mais le silence s'établit à la déclaration d'un troisième : prêtez l'oreille à cette histoire, elle vous éclairera, et il commença :

O vous, qui aimez le Prophète, priez pour lui. — Un pauvre qui, chez lui, ne possédait miette de pain, dit à sa femme : « Nous avons, bonne femme, peiné tout l'an, au travail, sans arriver à apaiser notre faim ni pouvoir nous vêtir. Quittons ce pays, et allons à la recherche d'un autre, où, peut-être, Dieu clément pourvoiera à notre subsistance. » Ils allèrent, ils marchèrent nuit et jour, implorant sans cesse le Prophète élu, et arrivèrent enfin en Perse, au pays de Chiraz.

Après trois jours de repos, la femme dit à son mari : « Peut-être en cette ville, y a-t-il un chikh qui nous donnera de quoi vivre ». Et, de bon matin, l'homme se présenta au chikh. Il salua et se jeta à ses pieds, en pénétrant dans le divan. Le chikh se levant, rendit le salut et fit apporter le café. « D'où viens-tu garçon, lui demanda-t-il ? — Ayant ouï parler de ta générosité, je suis venu te demander aide

et protection. — Ici, aucun labeur, pas de travail, dit le chikh. Dieu gratifia les habitants d'une source qui donne une goutte d'or par jour à chacun. Tu auras ta part comme eux. » Puis on lui donna un panier de dattes, un sac de farine et on lui dit de revenir quatre jours plus tard.

Revenu au moment fixé, le chikh le fit accompagner par un esclave, qui lui montra la source et l'y laissa en lui disant d'attendre, qu'à l'aurore, tombe la goutte d'or.

Notre homme attendait impatiemment, quand Satan lui suggéra une idée. Saisissant une brindille de bois, il se mit en devoir d'agrandir l'orifice de la source. Rien ne sortit plus et la branche se rompant obstrua l'endroit d'où l'eau jaillissait.

Craignant d'être mis à mort par les habitants, il prit la fuite avec sa femme. Et, tout en regardant s'il était poursuivi, il allait répétant toujours : « Elle est bouchée, elle est bouchée ! »

Après vingt jours de marche, ils arrivèrent à Baghdad et trouvèrent un abri dans les environs. Après quoi, le bédouin envoya sa femme à la recherche d'un peu de son.

Elle fut moudre dans les maisons, en se faisant donner du son en salaire, et la nuit, tous deux misérables, se frappaient la poitrine en criant : « Elle est bouchée ! »

Certain jour que le Sultan, déguisé en derviche, faisait, accompagné de son vizir, une tournée aux environs de sa ville, il arriva près de leur gîte. Entendant les cris, voyant le sang couler de leurs poitrines, il s'enquit : « Va derviche, dirent-ils, ne te mêle pas de nos affaires, nous sommes au ban de l'humanité ». Comme il insistait, promettant de leur être utile, ils contèrent leur histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. — Le faux derviche dit alors à l'homme : « Va de bonne heure, demain chez le Sultan, il ne te refusera rien ». Au petit jour, l'autre alla donc au palais, où on le fit entrer et où on lui donna mille krâns (pièces d'argent). Revenu chez lui, il

les cacha dans un sac plein de son et alla au marché. Sur ces entrefaites, sa femme revint, et, un passant lui ayant demandé du son, elle vendit le sac. « Où est donc le sac, dit le mari en rentrant ? — Je l'ai vendu deux métalliques. — Et j'y avais mis mille krâns ! Allons, prends un caillou, frappons-nous la poitrine, et répétons : « Elle est bouchée ».

Mais le derviche, étant revenu à la nuit tombée, fut mis au courant et lui conseilla de retourner chez le Sultan.

Notre homme y alla et reçut quatre mille krâns, qu'en rentrant chez lui, il déposa dans une urne. La femme revenant du moulin, n'eut rien de plus pressé, dans son ignorance du contenu, que de vider le vase dans le fleuve. Et, comme le mari revenait et s'informait : « Reviens à Dieu, lui dit-elle, j'ai tout jeté, par inadvertance, dans le fleuve ».

Pleurs, cris, recommencèrent, accompagnés de grands coups. En les entendant, le derviche qui passait, soupçonna quelque ruse, mais pourtant entra, les salua et leur demanda la cause de leur émoi. Une fois informé, il conseilla encore de recourir au Sultan. Ce ne fut pas en vain, car celui-ci fit remplir de krâns l'aba du pauvre homme, qui partit joyeux. Mais en route, comme il passait sur une planche rendue glissante par la pluie, il tomba et le nœud de l'aba, en s'enroulant autour du cou, l'étrangla.

Il était mort, son aba pleine d'argent, et sa main froissait un papier où était écrit :

Dieu l'a appauvri, l'homme l'a enrichi.

Dieu lui ôta la vie, laisse l'homme la lui rendre.

Conte Bédouin de l'Iraq (Bou Maghira)

SUR LA CONSTANCE DES FEMMES

Il était un émir qui, aimant bien sa femme, en était payé de retour. — « Emir, vous m'aimez, lui dit-elle un jour, et moi, certes, je vous aime. Jurons-nous donc de ne pas nous remarier quand l'un de nous mourra. » Le mari accepta et apporta un Coran sur lequel chacun des deux jura solennellement.

Il arriva que la nouvelle se répandit. Un bédouin ne pouvait plus causer à sa femme que celle-ci ne lui reproche amèrement de ne pas ressembler à l'émir qui avait prêté le serment que l'on sait.

Or, un certain Hmoud, charlatan impudent et fécond en ruses, voulut un jour faire avec sa femme ce que l'époux fait avec son épouse. — « Tu ne m'aimes pas, dit-elle ? — Mais si ! — Alors fais-moi sur le Coran le même serment que celui que l'émir fit à son épouse. — C'est que, vous autres femmes, on ne peut guère se fier à vous, objecta Hmoud. — Ce sont les hommes qui sont les traîtres. — Ce sont les femmes, veux-tu que je te le montre ? — Mensonge, dit-elle. — Eh bien, parions tes troupeaux contre les miens que je t'amènerai ici la femme de l'émir ; tu la verras de tes yeux. »

Le lendemain matin, ayant sellé son chameau, Hmoud alla à la ville où il acheta force parfums et douceurs ; après en avoir rempli un bissac, il se dirigea vers la demeure de l'émir.

Il se trouva que celui-ci était parti en ghezou. « Salut à l'hôte », lui dit une servante qui alla prévenir la maîtresse de la tente. — « Fais du café », ordonna la femme. La servante ayant présenté le café, l'hôte le jeta. Informée, la femme de l'émir pensa qu'il avait faim et ordonna

de lui porter à manger. Ce qui fut fait, mais Hmoud déclara qu'il ne mangeait pas de ces choses-là et refusa tous les plats. Enfin, sortant ses provisions, il se prépara lui-même un café exquis qu'il eut soin de parfumer de plusieurs aromates. Ayant appelé la servante, il la chargea d'en présenter une tasse à sa maîtresse.

Ayant dégusté, celle-ci apprécia son arôme en déclarant qu'un roi seul pouvait boire aussi délicieux café. Comprenant alors que le voyageur eût dédaigné le café de la tente elle vint en personne lui demander la raison de son refus.

C'est que, nous autres, nous ne mangeons guère ainsi. Nous nous nourrissons de choses délicates. — Mais d'où es-tu donc, et où vas-tu ? — Par Dieu, dit Hmoud, nos chameaux sont avec les bergers et je viens à leur recherche. — Mais quel en est donc le nombre de ces chameaux, demanda-t-elle ? — Dix mille environ, affirma-t-il, en présentant à la femme douceurs, pâtisseries excellentes et parfums. Extasiée et conquise, elle s'écria : « Mais où faisons d'aussi bonnes choses. — Chez nous, renseigna Hmoud, c'est la seule occupation. Ceci, d'ailleurs, n'est rien, à peine digne de bergers. Nous avons, nous, meilleure pitance à nous mettre sous la dent. » De plus en plus subjuguée, la femme s'approcha et la conversation continua. « Où est l'émir, demanda Hmoud ? — Au ghezou, répondit-elle, du reste je ne sais s'il est mort ou vivant, et je veux partir avec toi. — Mais, je ne veux pas, moi ! — Alors, je crie, j'appelle tous les bédouins du camp et leur dis que tu as voulu attenter à mon honneur. — S'il en est ainsi nous partirons à la tombée de la nuit », consentit, Hmoud, comme à son corps défendant.

Et, quand ce fut la nuit, Hmoud, avec sa conquête, se mit en route. En arrivant au campement il l'installa dans une tente à part.

Pendant ce temps l'émir revenait de son ghezou. Son chagrin fut immense en trouvant la tente déserte. Ayant,

pendant dix jours, pleuré toutes les larmes de son corps, il pensa distraire sa peine en voyageant et partit.

Dieu ou le hasard conduisit ses pas : ce fut chez Hmoud qu'il s'arrêta, ce fut Hmoud qui reçut la confiance de sa peine. Et, pour consoler son hôte, il lui offrit sa mère en mariage.

L'émir, tenu par son serment, refusa et expliqua son cas. — « Dieu te donne à choisir entre deux choses, épouser ma mère ou mourir, dit Hmoud en colère. — Par Dieu, je l'épouserai, car l'hôte est aux mains du maître de la tente. »

On fit venir le juge qui rédigea le contrat du mariage, qui fut fixé une semaine plus tard. Le moment venu, Hmoud avertit l'émir d'exiger, avant d'avoir des rapports avec sa mère, qu'elle le mît à mort, lui, son fils. Le soir des noces, l'émir, retiré en un coin de la tente, se garda, à la grande fureur de sa nouvelle épouse, de l'approcher. Elle l'apostropha : « Est-ce ainsi que l'on se comporte, avec les femmes, quand on se marie ? » Alors, l'émir, comme il était convenu, la mit en demeure de tuer son fils. « A cette condition seule, je m'unirais à toi », dit-il. Elle lui demanda aussitôt son épée, et, l'ayant tirée du fourreau, se précipita vers l'endroit où couchait son fils. L'émir, la suivant, la vit frappant et perçant, à coups redoublés, un corps étendu.

Ce corps n'était qu'un paquet d'herbe portant les vêtements du rusé Hmoud qui parut soudain avec sa femme, l'émir, et la femme de celui-ci.

« Voilà, dit-il, ô émir, la vertu des femmes. Tu avais confiance en la tienne au point de lui jurer de ne pas te marier avec une autre. Partout, sous nos tentes, les femmes nous jetaient à la tête l'exemple de ton ridicule serment.

Elle s'est pourtant fait enlever par moi, cette femme que tu chérissais tant ! et que dis-tu de ma mère qui, sur un mot de toi, n'hésitait pas à me venir occire ?

« Allons, émir, apprécie leur fidélité ». C'est ce que fit l'émir en égorgeant immédiatement sa femme, imité par Hmoud qui, de sa main, mit sa mère à mort.

L'épouse de Hmoud dut lui payer le gage convenu, quant à l'émir, il rentra chez lui persuadé de l'inconstance des femmes.

Commandant MALINGOUD.

Directeur de l'Ecole d'Interprétariat de Damas.
